

*À Saint-Avit des collines.  
À tous les miens le long du temps.  
À tous mes correspondants.  
Et à la mémoire de Marc Soriano.*

**- Introduction**

**I - Prélude Fresque**

**II - Images**

**III - Burins**

**IV - Lettres ouvertes**



## Introduction

Évoquer mon enfance, c'est revoir d'abord la mort de mon père.

J'avais sept ans.

Il y eut, soudain, la vie d'AVANT finie et la vie d'APRÈS commencée.

Entre les deux une cassure qui interdisait tout maillon : la mort originait une route inconnue dont je ne savais que l'effroi. Il ne serait plus là. Néant.

Et j'ai voulu m'ouvrir jusqu'à garder, au moins, sa présence invisible. Béance noire où est passée la confluence.

L'affluent était si puissant qu'il a tout de suite taillé un espace intérieur à la mesure nécessaire. Je ne vivais que depuis lui. Même les images, alors, ont pris la place entière et se sont burinées, laissant en filigrane toutes les antérieures.

Celles-ci auraient pu se perdre ou s'annuler.

Sans doute il y en eut d'occultées mais il me reste une fresque mouvante aux lignes floues qui se défont et se reforment dans un tout vaste et immuable. Me demeurent aussi de grandes îles circonscrites où se rejouent des scènes nettes. Les mouvances cernent ces îles. Et parfois elles les corroborent. Je distingue alors mieux d'essentielles étapes.

L'AVANT aux souvenirs épars et buissonniers m'est presque un rêve dont je m'étonne toujours un peu.

Mille chemins de nulle part s'élancent vers mille partout. La vie ici me comble. J'y peux sentir tout le merveilleux de l'enfance. Deux pôles y sont accordés : mes parents s'aiment et je niche dans cet amour. Les images sont des trésors. Elles ne cessent de se mêler, libérées des chronologies, car le quotidien est étale, hier ou demain qu'importe, le jour se perpétue et renaît de lui-même presque statique, mais je perçois la marche et je me sens aller là où je vais. Y tournent des parfums, des couleurs, des émois qui parfois se regroupent et ne s'expliquent guère. À la fin de ma vie j'y vois encore de mystérieuses flammes vertes, des cratères inexplicables qui me régénèrent ou me brûlent, obscures bases essentielles, soie irisée que je sais mienne et connais peu, paysage flottant que je voudrais fixer pour le scruter.

Mais tout bouge et tout déborde pour se recentrer chaque fois.

Rien ne s'y perd, rien ne s'y crée, tout se réharmonise en permanence.

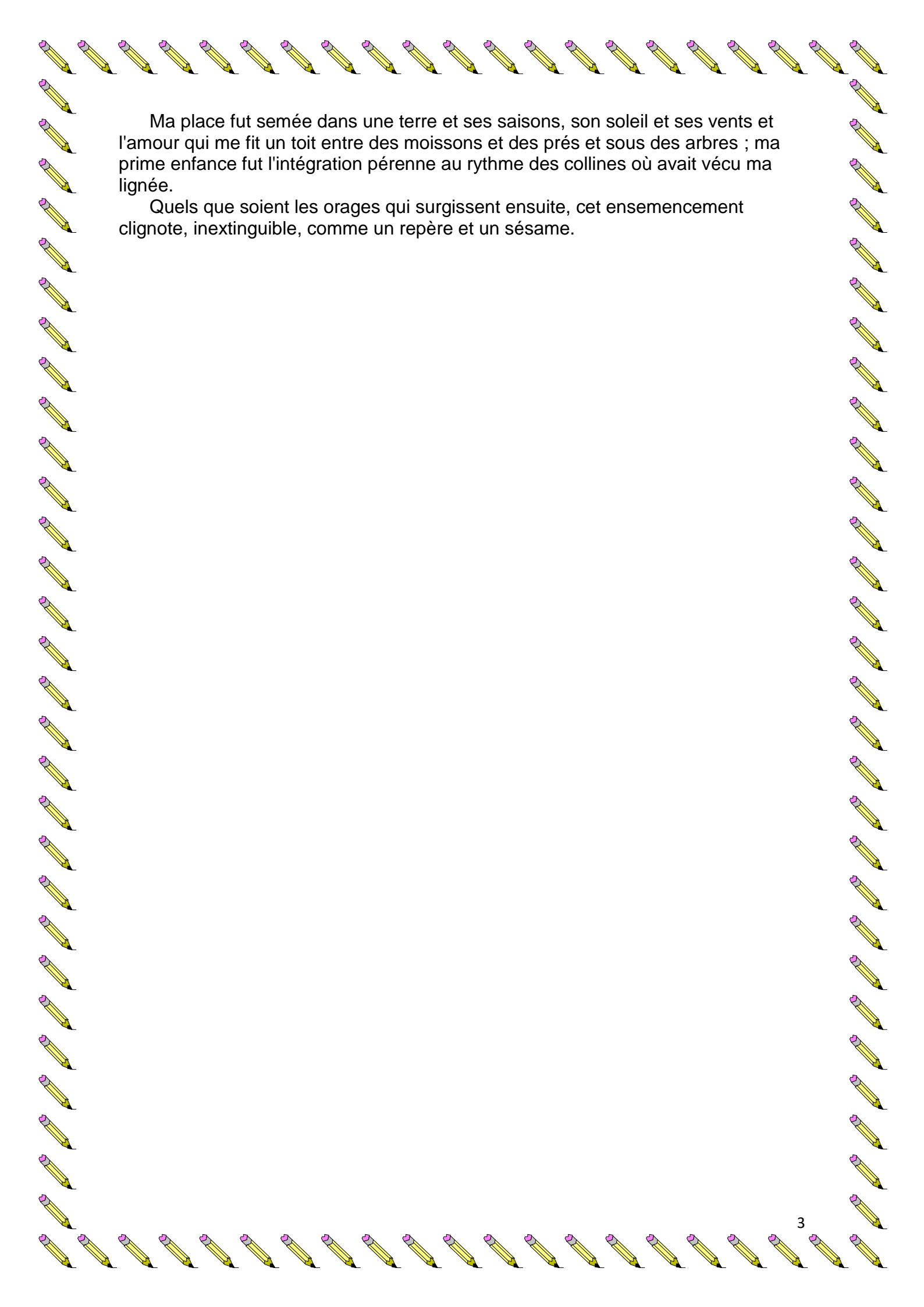
Et je perçois une cadence familière qui m'a sans doute élaborée, vitale, chaude.

Ma vie découle de ce magma pérenne où mes pas esquissent leurs traces, posent en pointillé des pistes foisonnantes. Tout y évolue rien ne bouge, la fresque, par endroits, consent à des tableaux qui tentent de se circonscire. Le ciel est suspendu en cloche protectrice. Autour de moi tout s'offre et se butine et tout me fait des confidences, les tendresses sont à l'aigu et les mouvances symphoniques : un cocon s'élabore dans un temps suspendu et dans l'œil du cyclone.

Où trouver les mots accordés au kaléidoscope qui n'a jamais cessé d'enspiraler ma vie sur ces images-là, sur ces cadences-là, sur cette chaleur-là ?

Je ne peux qu'évoquer, fixer d'arbitraires instants saisis à leur passage dans cette galaxie unique et qui est mienne et dont le mouvement vibratoire et brassé maintient la cohésion.

Je ne peux qu'évoquer de tous petits moments dans la marée infinissable.



Ma place fut semée dans une terre et ses saisons, son soleil et ses vents et l'amour qui me fit un toit entre des moissons et des prés et sous des arbres ; ma prime enfance fut l'intégration pérenne au rythme des collines où avait vécu ma lignée.

Quels que soient les orages qui surgissent ensuite, cet ensemencement clignote, inextinguible, comme un repère et un sésame.



## Prélude

### Première partie Fresque

Les touches de vert sont intenses au centre.  
Et puis le vert se dilue aux franges des bords.

Des plages indécises errent entre les touches. On devine en filigrane des ogives cristallines ajourées d'étoiles.

Tout évolue rien ne bouge. Des ailes de papillons haussent les ogives et irradient les étoiles. Puis une autre touche verte où le centre est en fusion. Puis une autre, une autre. Sans commencement ni fin, se soude et fulgure un long éclat d'émeraude qui se perpétue. Le Bois de la Belle, tordu par le vent, érige les grappes de ses acacias qui se couchent, se relèvent en une fuite innombrable, et le blé du *Magnérol* ondule à flanc de colline.

La petite fille Brune est la main du Temps. Elle caresse et creuse la croupe des blés qui rugissent de plaisir. Ce plaisir qu'elle donne vibre dans ses gestes en secousses si violentes qu'elle y perd son souffle. Alors elle cherche à tâtons la main de l'autre fillette qui cherchait la sienne. Les touches de vert s'irradient au centre. Dix doigts placés s'assurent mutuellement, ailes de papillons à la butée des ogives, fragments de vie intégrés et l'heure est absente.

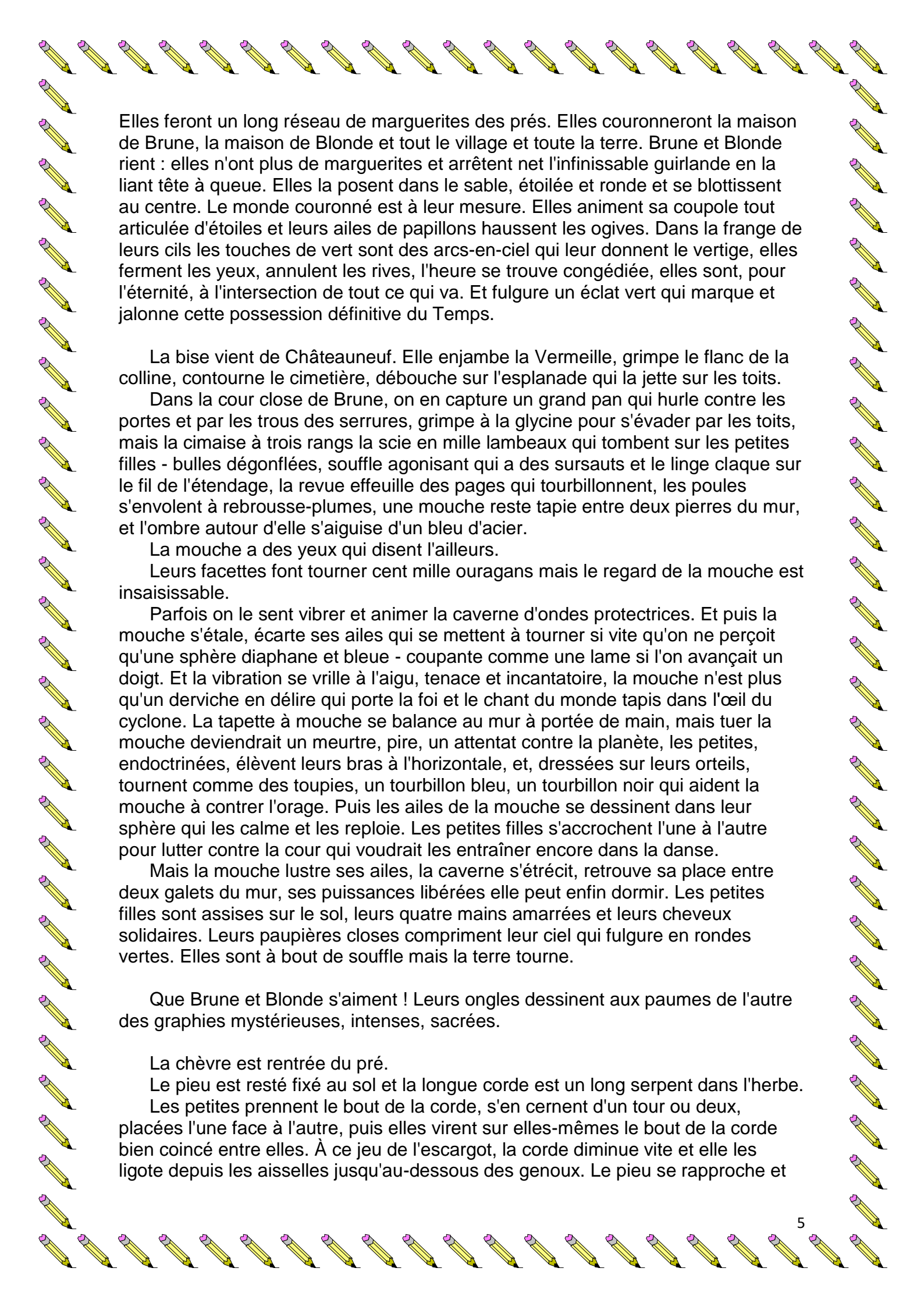
Tout évolue rien ne bouge...

Des couleurs en bulles naissent, recommencent, sans jamais s'évanouir. Les petites filles boivent le souffle du Temps et les bulles en éclatent avec tant de volupté qu'elles sont tout de suite dans les bras l'une de l'autre, créant un centre en fusion. Les oiseaux, le vent, les cloches entonnent un chant muet qui les nimbe et puis le vert se décline aux crénelures des rives et les petites filles chantent.

Au bord du talus où l'avoine est mûre elles jettent au vent du sud des graines ailées, ensemencement, en semant semant, en semant seront. Les acacias et les graines courent de toute éternité, tout évolue rien ne bouge et la mélodie des petites filles les enrubanne de temps. La petite blonde n'est que châtain clair mais, près de la brune qui n'est que châtain foncé, l'une est Blonde et l'autre est Brune. Blonde a une blouse à carreaux, bleu vif bleu chiné et blanc avec un nœud dans le dos. Aux poignets dépassent les bordures d'une laine dont le col surgit en pointes au menton. Elle a des fossettes. Ses yeux vont du bleu au vert. Ses cheveux sont de la soie et que Brune l'aime !

Brune a un sarrau noir, des cheveux épais et courts qui s'arquent aux pointes en direction de la joue. Sous sa frange entrebâillée ses yeux vont du gris au bleu. Le nez qui sera trop long surplombe un sourire qui se donne et dure et que Blonde l'aime ! La source de tout le vert passe par leurs mains unies et le partage des eaux, quatre mains en coupes sous le jet de la fontaine et deux soifs qui lapent, puis quatre mains qui s'ébrouent et abreuvent le soleil des gouttes restées. Et pleut la lumière.

Brune, maintenant, tresse des marguerites que Blonde a rangées dans son tablier. Blonde lie trois têtes et Brune natte les queues en glissant des fleurs nouvelles longuement tigées au faisceau des marguerites qui en est infinissable.



Elles feront un long réseau de marguerites des prés. Elles couronneront la maison de Brune, la maison de Blonde et tout le village et toute la terre. Brune et Blonde rient : elles n'ont plus de marguerites et arrêtent net l'infinissable guirlande en la liant tête à queue. Elles la posent dans le sable, étoilée et ronde et se blottissent au centre. Le monde couronné est à leur mesure. Elles animent sa coupole tout articulée d'étoiles et leurs ailes de papillons haussent les ogives. Dans la frange de leurs cils les touches de vert sont des arcs-en-ciel qui leur donnent le vertige, elles ferment les yeux, annulent les rives, l'heure se trouve congédiée, elles sont, pour l'éternité, à l'intersection de tout ce qui va. Et fulgure un éclat vert qui marque et jalonne cette possession définitive du Temps.

La bise vient de Châteauneuf. Elle enjambe la Vermeille, grimpe le flanc de la colline, contourne le cimetière, débouche sur l'esplanade qui la jette sur les toits.

Dans la cour close de Brune, on en capture un grand pan qui hurle contre les portes et par les trous des serrures, grimpe à la glycine pour s'évader par les toits, mais la cimaise à trois rangs la scie en mille lambeaux qui tombent sur les petites filles - bulles dégonflées, souffle agonisant qui a des sursauts et le linge claque sur le fil de l'étendage, la revue effeuille des pages qui tourbillonnent, les poules s'envolent à rebrousse-plumes, une mouche reste tapie entre deux pierres du mur, et l'ombre autour d'elle s'aiguise d'un bleu d'acier.

La mouche a des yeux qui disent l'ailleurs.

Leurs facettes font tourner cent mille ouragans mais le regard de la mouche est insaisissable.

Parfois on le sent vibrer et animer la caverne d'ondes protectrices. Et puis la mouche s'étale, écarte ses ailes qui se mettent à tourner si vite qu'on ne perçoit qu'une sphère diaphane et bleue - coupante comme une lame si l'on avançait un doigt. Et la vibration se vrille à l'aigu, tenace et incantatoire, la mouche n'est plus qu'un derviche en délire qui porte la foi et le chant du monde tapis dans l'œil du cyclone. La tapette à mouche se balance au mur à portée de main, mais tuer la mouche deviendrait un meurtre, pire, un attentat contre la planète, les petites, endoctrinées, élèvent leurs bras à l'horizontale, et, dressées sur leurs orteils, tournent comme des toupies, un tourbillon bleu, un tourbillon noir qui aident la mouche à contrer l'orage. Puis les ailes de la mouche se dessinent dans leur sphère qui les calme et les reploie. Les petites filles s'accrochent l'une à l'autre pour lutter contre la cour qui voudrait les entraîner encore dans la danse.

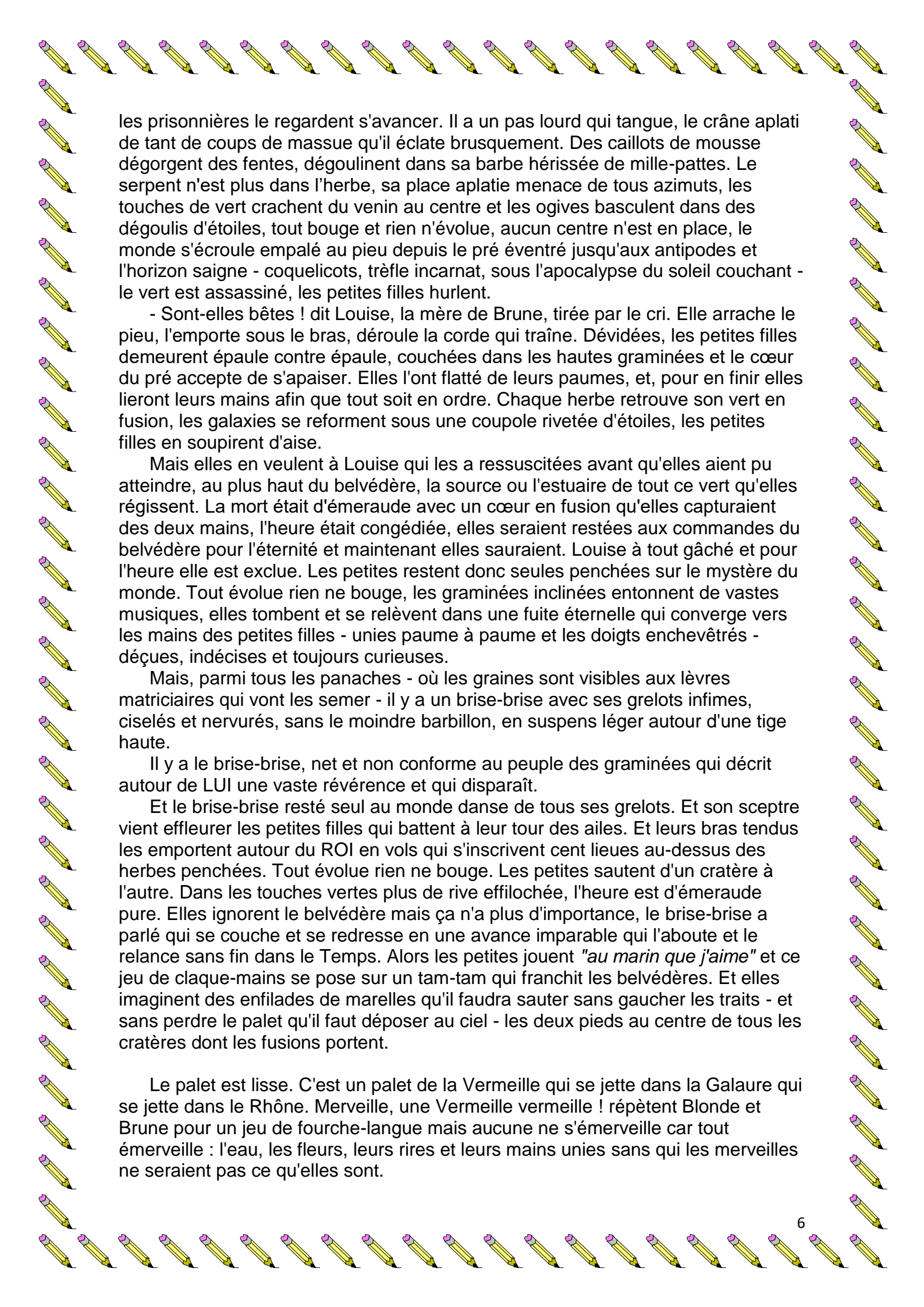
Mais la mouche lustre ses ailes, la caverne s'étrécit, retrouve sa place entre deux galets du mur, ses puissances libérées elle peut enfin dormir. Les petites filles sont assises sur le sol, leurs quatre mains amarrées et leurs cheveux solidaires. Leurs paupières closes compriment leur ciel qui fulgure en rondes vertes. Elles sont à bout de souffle mais la terre tourne.

Que Brune et Blonde s'aiment ! Leurs ongles dessinent aux paumes de l'autre des graphies mystérieuses, intenses, sacrées.

La chèvre est rentrée du pré.

Le pieu est resté fixé au sol et la longue corde est un long serpent dans l'herbe.

Les petites prennent le bout de la corde, s'en cernent d'un tour ou deux, placées l'une face à l'autre, puis elles virent sur elles-mêmes le bout de la corde bien coincé entre elles. À ce jeu de l'escargot, la corde diminue vite et elle les ligote depuis les aisselles jusqu'au-dessous des genoux. Le pieu se rapproche et



les prisonnières le regardent s'avancer. Il a un pas lourd qui tangué, le crâne aplati de tant de coups de massue qu'il éclate brusquement. Des caillots de mousse dégorgeant des fentes, dégoulinent dans sa barbe hérissée de mille-pattes. Le serpent n'est plus dans l'herbe, sa place aplatie menace de tous azimuts, les touches de vert crachent du venin au centre et les ogives basculent dans des dégouillis d'étoiles, tout bouge et rien n'évolue, aucun centre n'est en place, le monde s'écroule empalé au pieu depuis le pré éventré jusqu'aux antipodes et l'horizon saigne - coquelicots, trèfle incarnat, sous l'apocalypse du soleil couchant - le vert est assassiné, les petites filles hurlent.

- Sont-elles bêtes ! dit Louise, la mère de Brune, tirée par le cri. Elle arrache le pieu, l'emporte sous le bras, déroule la corde qui traîne. Dévidées, les petites filles demeurent épaule contre épaule, couchées dans les hautes graminées et le cœur du pré accepte de s'apaiser. Elles l'ont flatté de leurs paumes, et, pour en finir elles lieront leurs mains afin que tout soit en ordre. Chaque herbe retrouve son vert en fusion, les galaxies se reforment sous une coupole rivetée d'étoiles, les petites filles en soupirent d'aise.

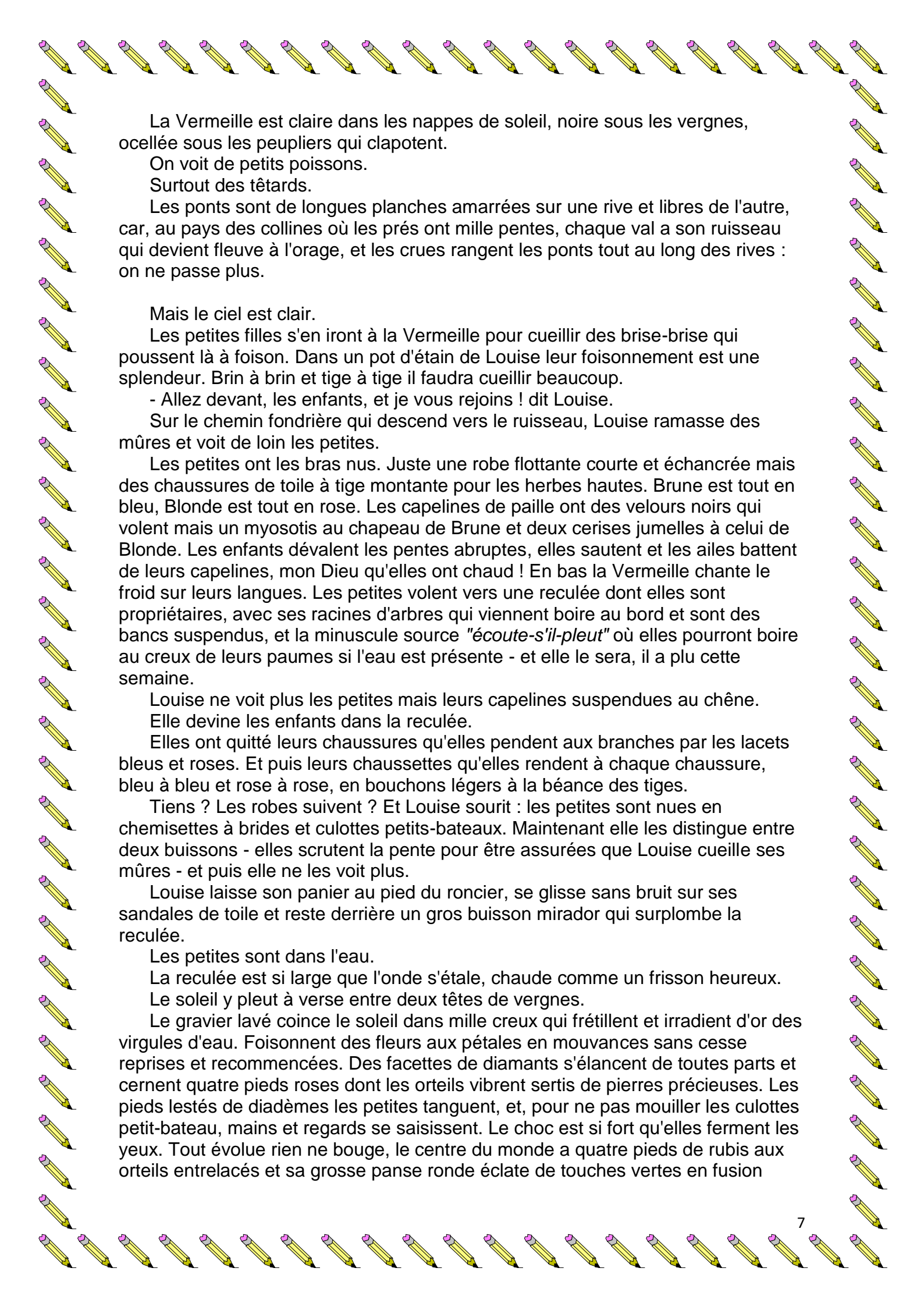
Mais elles en veulent à Louise qui les a ressuscitées avant qu'elles aient pu atteindre, au plus haut du belvédère, la source ou l'estuaire de tout ce vert qu'elles régissent. La mort était d'émeraude avec un cœur en fusion qu'elles capturaient des deux mains, l'heure était congédiée, elles seraient restées aux commandes du belvédère pour l'éternité et maintenant elles sauraient. Louise à tout gâché et pour l'heure elle est exclue. Les petites restent donc seules penchées sur le mystère du monde. Tout évolue rien ne bouge, les graminées inclinées entonnent de vastes musiques, elles tombent et se relèvent dans une fuite éternelle qui converge vers les mains des petites filles - unies paume à paume et les doigts enchevêtrés - déchues, indécises et toujours curieuses.

Mais, parmi tous les panaches - où les graines sont visibles aux lèvres matriciaires qui vont les semer - il y a un brise-brise avec ses grelots infimes, ciselés et nervurés, sans le moindre barbillon, en suspens léger autour d'une tige haute.

Il y a le brise-brise, net et non conforme au peuple des graminées qui décrit autour de LUI une vaste révérence et qui disparaît.

Et le brise-brise resté seul au monde danse de tous ses grelots. Et son sceptre vient effleurer les petites filles qui battent à leur tour des ailes. Et leurs bras tendus les emportent autour du ROI en vols qui s'inscrivent cent lieues au-dessus des herbes penchées. Tout évolue rien ne bouge. Les petites sautent d'un cratère à l'autre. Dans les touches vertes plus de rive effilochée, l'heure est d'émeraude pure. Elles ignorent le belvédère mais ça n'a plus d'importance, le brise-brise a parlé qui se couche et se redresse en une avance imparable qui l'aboute et le relance sans fin dans le Temps. Alors les petites jouent "*au marin que j'aime*" et ce jeu de claque-mains se pose sur un tam-tam qui franchit les belvédères. Et elles imaginent des enfilades de marelles qu'il faudra sauter sans gaucher les traits - et sans perdre le palet qu'il faut déposer au ciel - les deux pieds au centre de tous les cratères dont les fusions portent.

Le palet est lisse. C'est un palet de la Vermeille qui se jette dans la Galaure qui se jette dans le Rhône. Merveille, une Vermeille vermeille ! répètent Blonde et Brune pour un jeu de fourche-langue mais aucune ne s'émerveille car tout émerveille : l'eau, les fleurs, leurs rires et leurs mains unies sans qui les merveilles ne seraient pas ce qu'elles sont.



La Vermeille est claire dans les nappes de soleil, noire sous les vergnes,  
ocellée sous les peupliers qui clapotent.

On voit de petits poissons.

Surtout des têtards.

Les ponts sont de longues planches amarrées sur une rive et libres de l'autre,  
car, au pays des collines où les prés ont mille pentes, chaque val a son ruisseau  
qui devient fleuve à l'orage, et les crues rangent les ponts tout au long des rives :  
on ne passe plus.

Mais le ciel est clair.

Les petites filles s'en iront à la Vermeille pour cueillir des brise-brise qui  
poussent là à foison. Dans un pot d'étain de Louise leur foisonnement est une  
splendeur. Brin à brin et tige à tige il faudra cueillir beaucoup.

- Allez devant, les enfants, et je vous rejoins ! dit Louise.

Sur le chemin fondrière qui descend vers le ruisseau, Louise ramasse des  
mûres et voit de loin les petites.

Les petites ont les bras nus. Juste une robe flottante courte et échancrée mais  
des chaussures de toile à tige montante pour les herbes hautes. Brune est tout en  
bleu, Blonde est tout en rose. Les capelines de paille ont des velours noirs qui  
volent mais un myosotis au chapeau de Brune et deux cerises jumelles à celui de  
Blonde. Les enfants dévalent les pentes abruptes, elles sautent et les ailes battent  
de leurs capelines, mon Dieu qu'elles ont chaud ! En bas la Vermeille chante le  
froid sur leurs langues. Les petites volent vers une reculée dont elles sont  
propriétaires, avec ses racines d'arbres qui viennent boire au bord et sont des  
bancs suspendus, et la minuscule source "écoute-s'il-pleut" où elles pourront boire  
au creux de leurs paumes si l'eau est présente - et elle le sera, il a plu cette  
semaine.

Louise ne voit plus les petites mais leurs capelines suspendues au chêne.

Elle devine les enfants dans la reculée.

Elles ont quitté leurs chaussures qu'elles pendent aux branches par les lacets  
bleus et roses. Et puis leurs chaussettes qu'elles rendent à chaque chaussure,  
bleu à bleu et rose à rose, en bouchons légers à la béance des tiges.

Tiens ? Les robes suivent ? Et Louise sourit : les petites sont nues en  
chemisettes à brides et culottes petits-bateaux. Maintenant elle les distingue entre  
deux buissons - elles scrutent la pente pour être assurées que Louise cueille ses  
mûres - et puis elle ne les voit plus.

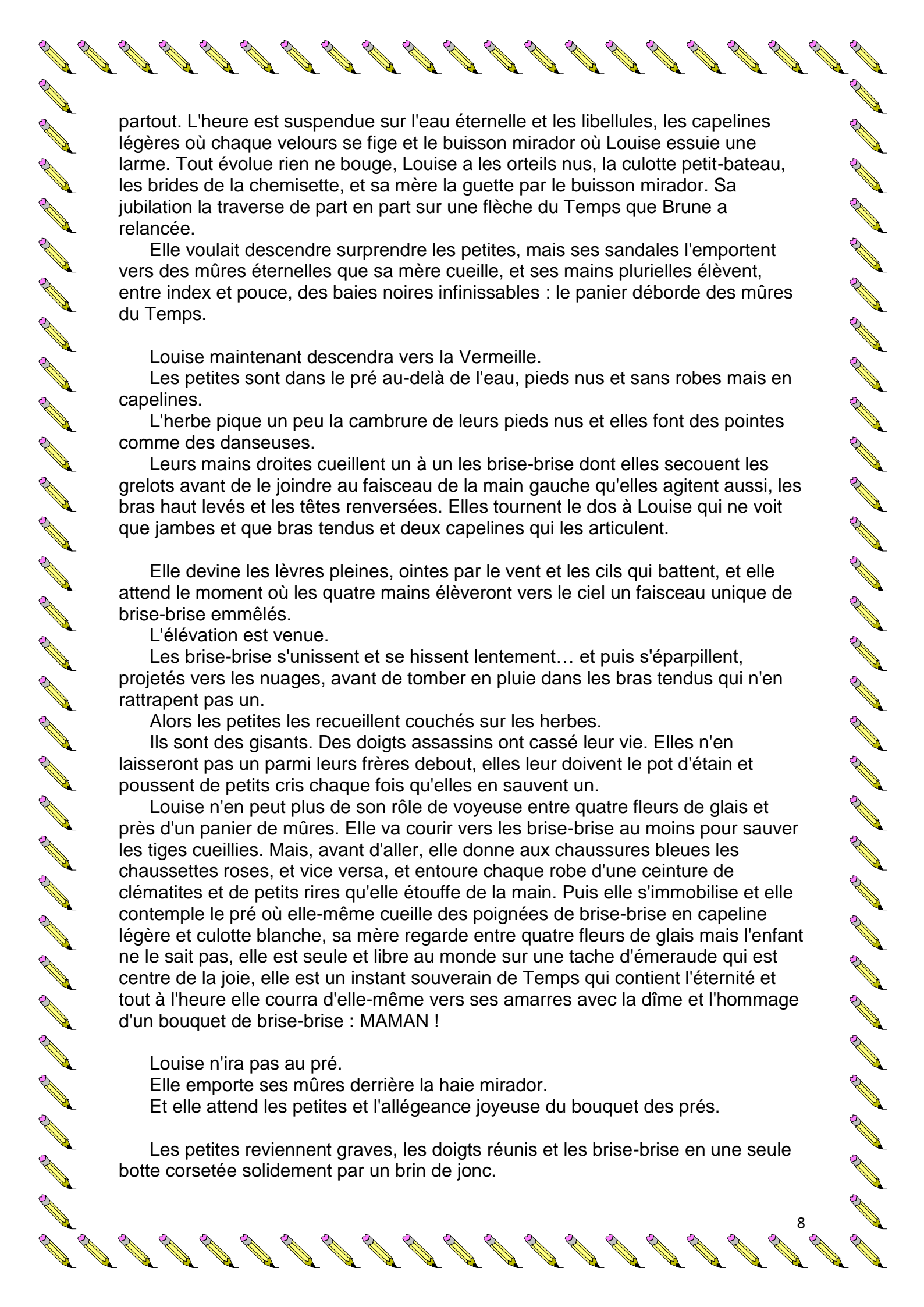
Louise laisse son panier au pied du roncier, se glisse sans bruit sur ses  
sandales de toile et reste derrière un gros buisson mirador qui surplombe la  
reculée.

Les petites sont dans l'eau.

La reculée est si large que l'onde s'étale, chaude comme un frisson heureux.

Le soleil y pleut à verse entre deux têtes de vergnes.

Le gravier lavé coince le soleil dans mille creux qui frétilent et irradient d'or des  
virgules d'eau. Foisonnent des fleurs aux pétales en mouvances sans cesse  
reprises et recommencées. Des facettes de diamants s'élancent de toutes parts et  
cernent quatre pieds roses dont les orteils vibrent sertis de pierres précieuses. Les  
pieds lestés de diadèmes les petites tanguent, et, pour ne pas mouiller les culottes  
petit-bateau, mains et regards se saisissent. Le choc est si fort qu'elles ferment les  
yeux. Tout évolue rien ne bouge, le centre du monde a quatre pieds de rubis aux  
orteils entrelacés et sa grosse panse ronde éclate de touches vertes en fusion



partout. L'heure est suspendue sur l'eau éternelle et les libellules, les capelines légères où chaque velours se fige et le buisson mirador où Louise essuie une larme. Tout évolue rien ne bouge, Louise a les orteils nus, la culotte petit-bateau, les brides de la chemisette, et sa mère la guette par le buisson mirador. Sa jubilation la traverse de part en part sur une flèche du Temps que Brune a relancée.

Elle voulait descendre surprendre les petites, mais ses sandales l'emportent vers des mûres éternelles que sa mère cueille, et ses mains plurielles élèvent, entre index et pouce, des baies noires infinissables : le panier déborde des mûres du Temps.

Louise maintenant descendra vers la Vermeille.

Les petites sont dans le pré au-delà de l'eau, pieds nus et sans robes mais en capelines.

L'herbe pique un peu la cambrure de leurs pieds nus et elles font des pointes comme des danseuses.

Leurs mains droites cueillent un à un les brise-brise dont elles secouent les grelots avant de le joindre au faisceau de la main gauche qu'elles agitent aussi, les bras haut levés et les têtes renversées. Elles tournent le dos à Louise qui ne voit que jambes et que bras tendus et deux capelines qui les articulent.

Elle devine les lèvres pleines, ointes par le vent et les cils qui battent, et elle attend le moment où les quatre mains élèveront vers le ciel un faisceau unique de brise-brise emmêlés.

L'élévation est venue.

Les brise-brise s'unissent et se hissent lentement... et puis s'éparpillent, projetés vers les nuages, avant de tomber en pluie dans les bras tendus qui n'en rattrapent pas un.

Alors les petites les recueillent couchés sur les herbes.

Ils sont des gisants. Des doigts assassins ont cassé leur vie. Elles n'en laisseront pas un parmi leurs frères debout, elles leur doivent le pot d'étain et poussent de petits cris chaque fois qu'elles en sauvent un.

Louise n'en peut plus de son rôle de voyageuse entre quatre fleurs de glais et près d'un panier de mûres. Elle va courir vers les brise-brise au moins pour sauver les tiges cueillies. Mais, avant d'aller, elle donne aux chaussures bleues les chaussettes roses, et vice versa, et entoure chaque robe d'une ceinture de clématites et de petits rires qu'elle étouffe de la main. Puis elle s'immobilise et elle contemple le pré où elle-même cueille des poignées de brise-brise en capeline légère et culotte blanche, sa mère regarde entre quatre fleurs de glais mais l'enfant ne le sait pas, elle est seule et libre au monde sur une tache d'émeraude qui est centre de la joie, elle est un instant souverain de Temps qui contient l'éternité et tout à l'heure elle courra d'elle-même vers ses amarres avec la dîme et l'hommage d'un bouquet de brise-brise : MAMAN !

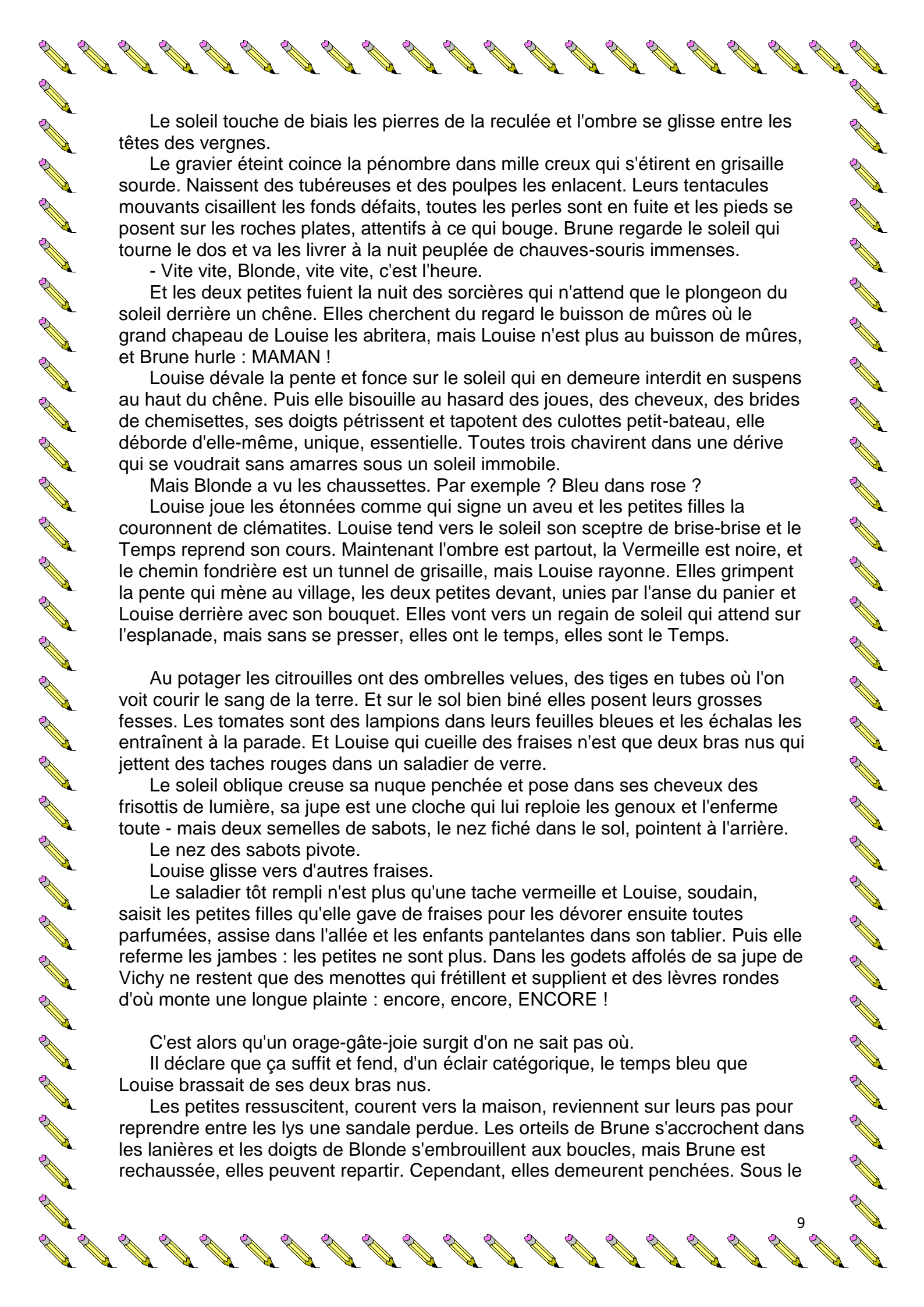
Louise n'ira pas au pré.

Elle emporte ses mûres derrière la haie mirador.

Et elle attend les petites et l'allégeance joyeuse du bouquet des prés.

Les petites reviennent graves, les doigts réunis et les brise-brise en une seule botte corsetée solidement par un brin de jonc.





Le soleil touche de biais les pierres de la reculée et l'ombre se glisse entre les têtes des vergnes.

Le gravier éteint coince la pénombre dans mille creux qui s'étirent en grisaille sourde. Naissent des tubéreuses et des poulpes les enlacent. Leurs tentacules mouvants cisailent les fonds défaits, toutes les perles sont en fuite et les pieds se posent sur les roches plates, attentifs à ce qui bouge. Brune regarde le soleil qui tourne le dos et va les livrer à la nuit peuplée de chauves-souris immenses.

- Vite vite, Blonde, vite vite, c'est l'heure.

Et les deux petites fuient la nuit des sorcières qui n'attend que le plongeon du soleil derrière un chêne. Elles cherchent du regard le buisson de mûres où le grand chapeau de Louise les abritera, mais Louise n'est plus au buisson de mûres, et Brune hurle : MAMAN !

Louise dévale la pente et fonce sur le soleil qui en demeure interdit en suspens au haut du chêne. Puis elle bisouille au hasard des joues, des cheveux, des brides de chemisettes, ses doigts pétrissent et tapotent des culottes petit-bateau, elle déborde d'elle-même, unique, essentielle. Toutes trois chavirent dans une dérive qui se voudrait sans amarres sous un soleil immobile.

Mais Blonde a vu les chaussettes. Par exemple ? Bleu dans rose ?

Louise joue les étonnées comme qui signe un aveu et les petites filles la couronnent de clématites. Louise tend vers le soleil son sceptre de brise-brise et le Temps reprend son cours. Maintenant l'ombre est partout, la Vermeille est noire, et le chemin fondrière est un tunnel de grisaille, mais Louise rayonne. Elles grimpent la pente qui mène au village, les deux petites devant, unies par l'anse du panier et Louise derrière avec son bouquet. Elles vont vers un regain de soleil qui attend sur l'esplanade, mais sans se presser, elles ont le temps, elles sont le Temps.

Au potager les citrouilles ont des ombrelles velues, des tiges en tubes où l'on voit courir le sang de la terre. Et sur le sol bien biné elles posent leurs grosses fesses. Les tomates sont des lampions dans leurs feuilles bleues et les échalas les entraînent à la parade. Et Louise qui cueille des fraises n'est que deux bras nus qui jettent des taches rouges dans un saladier de verre.

Le soleil oblique creuse sa nuque penchée et pose dans ses cheveux des frisottis de lumière, sa jupe est une cloche qui lui reploie les genoux et l'enferme toute - mais deux semelles de sabots, le nez fiché dans le sol, pointent à l'arrière.

Le nez des sabots pivote.

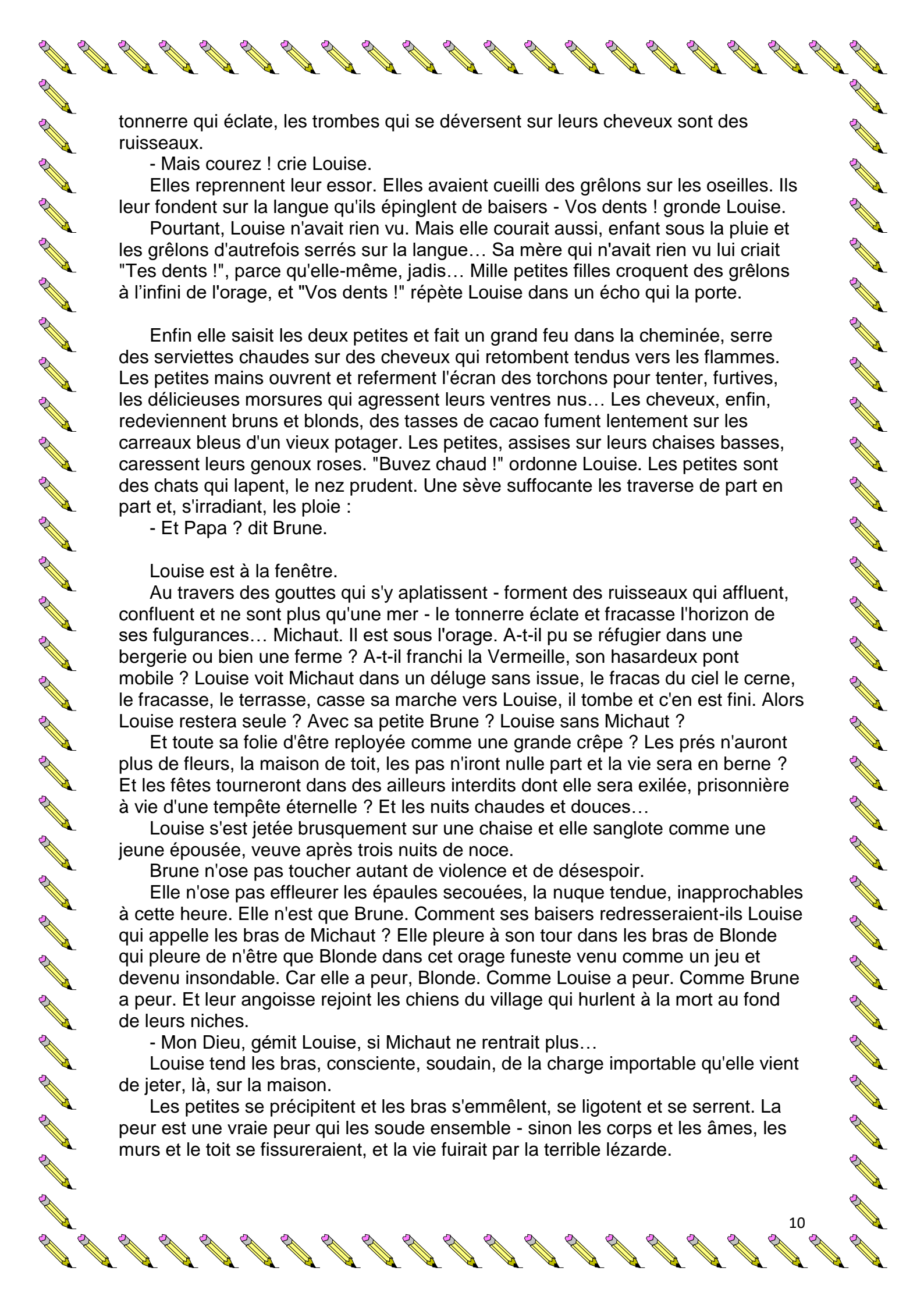
Louise glisse vers d'autres fraises.

Le saladier tôt rempli n'est plus qu'une tache vermeille et Louise, soudain, saisit les petites filles qu'elle gave de fraises pour les dévorer ensuite toutes parfumées, assise dans l'allée et les enfants pantelantes dans son tablier. Puis elle referme les jambes : les petites ne sont plus. Dans les godets affolés de sa jupe de Vichy ne restent que des menottes qui frétilent et supplient et des lèvres rondes d'où monte une longue plainte : encore, encore, ENCORE !

C'est alors qu'un orage-gâte-joie surgit d'on ne sait pas où.

Il déclare que ça suffit et fend, d'un éclair catégorique, le temps bleu que Louise brassait de ses deux bras nus.

Les petites ressuscitent, courent vers la maison, reviennent sur leurs pas pour reprendre entre les lys une sandale perdue. Les orteils de Brune s'accrochent dans les lanières et les doigts de Blonde s'embrouillent aux boucles, mais Brune est rechaussée, elles peuvent repartir. Cependant, elles demeurent penchées. Sous le



tonnerre qui éclate, les trombes qui se déversent sur leurs cheveux sont des ruisseaux.

- Mais courez ! crie Louise.

Elles reprennent leur essor. Elles avaient cueilli des grêlons sur les oseille. Ils leur fondent sur la langue qu'ils épinglent de baisers - Vos dents ! gronde Louise.

Pourtant, Louise n'avait rien vu. Mais elle courait aussi, enfant sous la pluie et les grêlons d'autrefois serrés sur la langue... Sa mère qui n'avait rien vu lui criait "Tes dents !", parce qu'elle-même, jadis... Mille petites filles croquent des grêlons à l'infini de l'orage, et "Vos dents !" répète Louise dans un écho qui la porte.

Enfin elle saisit les deux petites et fait un grand feu dans la cheminée, serre des serviettes chaudes sur des cheveux qui retombent tendus vers les flammes. Les petites mains ouvrent et referment l'écran des torchons pour tenter, furtives, les délicieuses morsures qui agressent leurs ventres nus... Les cheveux, enfin, redeviennent bruns et blonds, des tasses de cacao fument lentement sur les carreaux bleus d'un vieux potager. Les petites, assises sur leurs chaises basses, caressent leurs genoux roses. "Buvez chaud !" ordonne Louise. Les petites sont des chats qui lapent, le nez prudent. Une sève suffocante les traverse de part en part et, s'irradiant, les ploie :

- Et Papa ? dit Brune.

Louise est à la fenêtre.

Au travers des gouttes qui s'y aplatissent - forment des ruisseaux qui affluent, confluent et ne sont plus qu'une mer - le tonnerre éclate et fracasse l'horizon de ses fulgurances... Michaut. Il est sous l'orage. A-t-il pu se réfugier dans une bergerie ou bien une ferme ? A-t-il franchi la Vermeille, son hasardeux pont mobile ? Louise voit Michaut dans un déluge sans issue, le fracas du ciel le cerne, le fracasse, le terrasse, casse sa marche vers Louise, il tombe et c'en est fini. Alors Louise restera seule ? Avec sa petite Brune ? Louise sans Michaut ?

Et toute sa folie d'être reployée comme une grande crêpe ? Les prés n'auront plus de fleurs, la maison de toit, les pas n'iront nulle part et la vie sera en berne ? Et les fêtes tourneront dans des ailleurs interdits dont elle sera exilée, prisonnière à vie d'une tempête éternelle ? Et les nuits chaudes et douces...

Louise s'est jetée brusquement sur une chaise et elle sanglote comme une jeune épousée, veuve après trois nuits de noce.

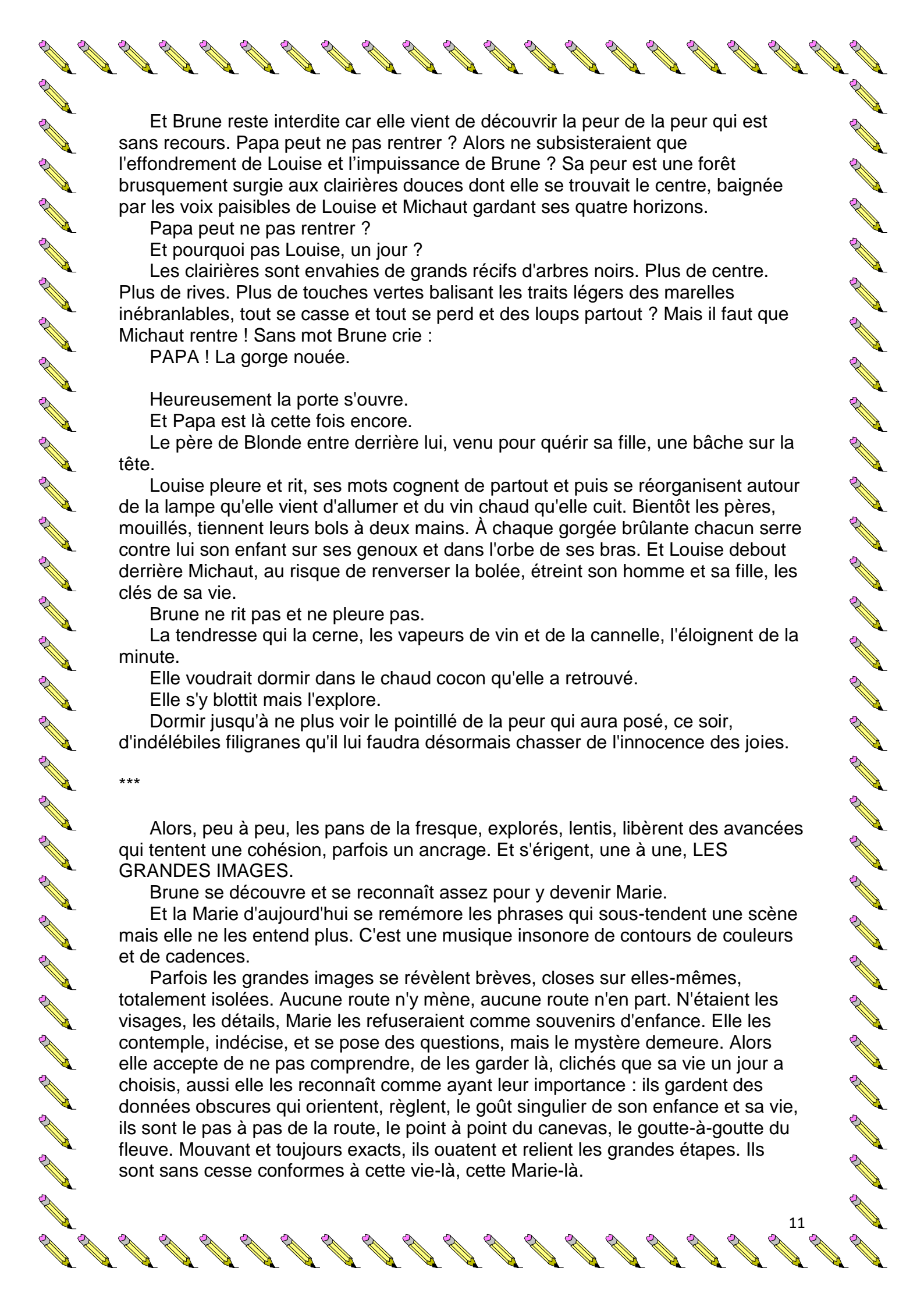
Brune n'ose pas toucher autant de violence et de désespoir.

Elle n'ose pas effleurer les épaules secouées, la nuque tendue, inapprochables à cette heure. Elle n'est que Brune. Comment ses baisers redresseraient-ils Louise qui appelle les bras de Michaut ? Elle pleure à son tour dans les bras de Blonde qui pleure de n'être que Blonde dans cet orage funeste venu comme un jeu et devenu insondable. Car elle a peur, Blonde. Comme Louise a peur. Comme Brune a peur. Et leur angoisse rejoint les chiens du village qui hurlent à la mort au fond de leurs niches.

- Mon Dieu, gémit Louise, si Michaut ne rentrait plus...

Louise tend les bras, consciente, soudain, de la charge importable qu'elle vient de jeter, là, sur la maison.

Les petites se précipitent et les bras s'emmêlent, se ligotent et se serrent. La peur est une vraie peur qui les soude ensemble - sinon les corps et les âmes, les murs et le toit se fissureraient, et la vie fuirait par la terrible lézarde.



Et Brune reste interdite car elle vient de découvrir la peur de la peur qui est sans recours. Papa peut ne pas rentrer ? Alors ne subsisteraient que l'effondrement de Louise et l'impuissance de Brune ? Sa peur est une forêt brusquement surgie aux claières douces dont elle se trouvait le centre, baignée par les voix paisibles de Louise et Michaut gardant ses quatre horizons.

Papa peut ne pas rentrer ?

Et pourquoi pas Louise, un jour ?

Les claières sont envahies de grands récifs d'arbres noirs. Plus de centre. Plus de rives. Plus de touches vertes balisant les traits légers des marelles inébranlables, tout se casse et tout se perd et des loups partout ? Mais il faut que Michaut rentre ! Sans mot Brune crie :

PAPA ! La gorge nouée.

Heureusement la porte s'ouvre.

Et Papa est là cette fois encore.

Le père de Blonde entre derrière lui, venu pour quérir sa fille, une bâche sur la tête.

Louise pleure et rit, ses mots cognent de partout et puis se réorganisent autour de la lampe qu'elle vient d'allumer et du vin chaud qu'elle cuit. Bientôt les pères, mouillés, tiennent leurs bols à deux mains. À chaque gorgée brûlante chacun serre contre lui son enfant sur ses genoux et dans l'orbe de ses bras. Et Louise debout derrière Michaut, au risque de renverser la bolée, étreint son homme et sa fille, les clés de sa vie.

Brune ne rit pas et ne pleure pas.

La tendresse qui la cerne, les vapeurs de vin et de la cannelle, l'éloignent de la minute.

Elle voudrait dormir dans le chaud cocon qu'elle a retrouvé.

Elle s'y blottit mais l'explore.

Dormir jusqu'à ne plus voir le pointillé de la peur qui aura posé, ce soir, d'indélébiles filigranes qu'il lui faudra désormais chasser de l'innocence des joies.

\*\*\*

Alors, peu à peu, les pans de la fresque, explorés, lentis, libèrent des avancées qui tentent une cohésion, parfois un ancrage. Et s'érigent, une à une, LES GRANDES IMAGES.

Brune se découvre et se reconnaît assez pour y devenir Marie.

Et la Marie d'aujourd'hui se remémore les phrases qui sous-tendent une scène mais elle ne les entend plus. C'est une musique insonore de contours de couleurs et de cadences.

Parfois les grandes images se révèlent brèves, closes sur elles-mêmes, totalement isolées. Aucune route n'y mène, aucune route n'en part. N'étaient les visages, les détails, Marie les refuseraient comme souvenirs d'enfance. Elle les contemple, indécise, et se pose des questions, mais le mystère demeure. Alors elle accepte de ne pas comprendre, de les garder là, clichés que sa vie un jour a choisis, aussi elle les reconnaît comme ayant leur importance : ils gardent des données obscures qui orientent, règlent, le goût singulier de son enfance et sa vie, ils sont le pas à pas de la route, le point à point du canevas, le goutte-à-goutte du fleuve. Mouvant et toujours exacts, ils ouatent et relient les grandes étapes. Ils sont sans cesse conformes à cette vie-là, cette Marie-là.